



L'Usine

Névroses d'une grève oubliée

JOSÉ LUIS TORIBIO

la manufacture de livres

L'Usine

DU MÊME AUTEUR

PUBLICATIONS

La Tour de Malévoz

Éditions Crise et Tentation et Malévoz Quartier Culturel

COLLABORATION

¿Donde esta Barcelonnette?

De Gabriel Bender Éditions Gore des Alpes

José Luis Toribio

L'Usine

la manufacture de livres

ISBN 978-2-38553-265-9

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

À Daniel Besnard « Bill »

À Vogel

À Cascade

À Cabrol

La loi de la révolution, c'est de jeter les cadavres inutiles aux ordures ! Pour qu'ils ne viennent pas témoigner un jour que la révolution s'est trompée, qu'ils sont morts inutilement, par erreur... sait-on jamais ! Et alors à l'égout aux ordures, ces témoins encombrants !

Curzio Malaparte, *Das Kapital*.

Tout ce qui est raconté dans ce roman est absolument fictif. Il s'agit de l'autre côté du miroir. Miroir reflétant la fin d'une usine automobile du nord de Paris. L'imaginaire de cet ouvrage vient des reflets. Des reflets qui renvoient à la réalité de toute chose ayant un début, une fin, un recommencement...

*Mauvais souvenirs, soyez les bienvenus, vous
êtes ma jeunesse lointaine.*

Georges Courteline

À nouveau le temps déréglé. Me revoilà des décades en arrière, sur le chemin qui me ramène de l'école à chez moi. Fin d'après-midi. À cette heure, les rues de La Ferté-Gaucher sont étonnamment désertes, le grand silence. À 17 heures, dans la petite ville de la Brie, même le bruit des crayons qui valsent d'habitude dans mon sac à dos, rythmant chacun de mes pas, ne s'entend pas. Une fois le pont traversé, je descends le vallon. La côte escarpée amène au long chemin sans fin, direction mon HLM. Un mini-mur est là, pour protéger les jardins ouvriers bordant la traversée. Voir les affiches fait partie de mes joies. La première image que croise mon regard, Alain Delon, mine sentencieuse, flingue au ventre, dans *Pour la peau d'un flic*. À ses côtés, allongée presque nue, Anne Parillaud. Les pas

suivants me mettent devant le capitaine Albator. Quelques mètres plus loin, Gérard Depardieu est Danton. Patrick Dewaere et la belle Clio Goldsmith rêvent de *Plein Sud*. Le ravissement est rompu quand je vois : Mitterand, La force tranquille À cet instant, le silence se fait plus oppressant. Des mini-flaques de sang apparaissent par terre. J'allonge le pas, d'autres surviennent, plus grandes. Quelqu'un doit saigner du nez ! La tension s'accroît, je vois des mares. La peur monte en moi. J'avance, effrayé. Une impression d'angoisse commence à m'obséder. J'aperçois une petite oreille. Je stoppe, en sueur. Une force invisible me pousse à poursuivre sans courir. Une autre oreille. Un petit nez tranché, une lame de rasoir à côté. Foudroyé, j'entrevois le crime abominable. Plus loin, la vue du corps d'un bébé déchiqueté finit par rompre l'envoûtement monstrueux. Mes jambes partent à la vitesse de la foudre. Les battements de mon cœur donnent l'impression de rester sur place. Plus j'avance, plus les visions du parcours deviennent névrotiques. Je fais du surplace. Impossible d'avancer. Dans des palpitations insupportables, je devine ce qui va survenir. L'ombre de la chose est derrière moi...

Les névroses, les délires n'arrêtent pas. Je suis au bout du rouleau... K.-O debout. Autant de coups pris dans la gueule en ébranleraient plus d'un. À chaque crise, les souvenirs mêlés dans mes délires reviennent... une fois tout ça passé, il faudra oublier.

Usine Citroën, Aulnay. Terminus, tout le monde descend. Nous voilà orientés vers une salle d'attente. On sera tous appelés pour un entretien d'embauche. Dans la boîte d'intérim de Coulommiers, ils avaient dit que ce serait pour une longue mission.

Avec les potes qui viennent travailler avec moi, si on est pris, on passera au travail de nuit. Ça paye plus, la nuit. Plus besoin de se lever le matin, quand tu travailles de nuit. Après coup, en y pensant, ça a dû jouer, d'avoir été timide. D'avoir bafouillé dans mes réponses, tout tremblant. L'entretien d'embauche était plus que catastrophique.

J'entrevois la sentence : t'es recalé. Promis au chômage à vie à La Ferté-Gaucher. Tous les jours, la honte. Mon père rentrait du travail ; il trouvait son fils affalé dans un fauteuil à regarder *Derrick*. Sûr, tu seras pas pris. Des meilleurs, des plus intelligents, rentraient bredouilles. Réflexion faite, ils ont dû se dire, *On le prend, le paysan arriéré*.

Ils doivent s'en mordre les doigts, à présent. Passé l'entretien d'embauche, nous voilà emmenés sur notre lieu de travail : l'atelier du Ferrage. Cet atelier, je le verrai en long, en large et en travers... en vingt-deux ans, ses effectifs ont fondu, à l'image du reste de l'usine. Pour l'embauche définitive dans cette taule, faut pas chercher bien loin : *le tarpé* ! Avec tous les potes qui venaient en bagnole avec moi, il faut être catégorique : les 80 kilomètres, La Ferté-Gaucher-Aulnay-sous-Bois, aller-retour, étaient faits au

rythme du fumage de pétard. Sans compter les whiskies envoyés avant d'aller au turbin.

Dans les vapes, je les ai faits les huit mois d'intérim. Les coups à boire dans les ateliers, ça y allait. Y en avait pour les mariages, les enterrements, Marseille qui gagne, PSG qui perd... les chefs en organisaient même pour les records de production.

Pourtant, en entrant dans l'usine, je me dis *deux jours d'essais réglementaires, pas plus*. En voyant sa taille inhumaine, le monde sur les chaînes, le bruit assourdissant, une peur panique s'empare de moi. Les deux premiers jours avant de passer de nuit, je les fais comme balayeur. Et après, ça se passe pas très bien, le premier jour de nuit. J'arrive pas à assimiler les gestes répétitifs à faire avec un manipulateur : prendre le toit d'une bagnole, le poser sur une maquette qui soude dessus des clous sur les côtés. Une fois l'opération effectuée, le reprendre avec un autre manipulateur. Le poser sur une tour qui alimentera les voitures qui passent... Tout ça à l'infini. Avec une pause à trois heures du matin. J'y arrive pas. C'est la première fois de ma vie que je dois devenir une machine. Lakara, le vieux Sénégalais qui travaille avec moi, n'arrête pas de m'aider. Le chef vient le voir :

— Il fait bien son boulot ?

Le Sénégalais répond :

— Oui !

Il m'a sauvé la vie dans l'usine. Durant les huit mois d'intérim, une grande amitié, une grande tendresse, nous unira. Par moments, je peux dire qu'il me considérait comme son fils. Bien que parfois, avec les fumages de pétards, les Ricard dans la gueule, il me trouvait plus que bizarre. Il m'aura appris à contester l'autorité du chef. Leçon que je retiendrai à vie.

Les syndicats dans l'usine, de vastes fariboles. Les centrales maisons : FO, CFDT, CFTC... des satellites à peine cachés de la CFT, à l'origine variante Citroën du SAC, composés de briseurs de grève. La plupart avaient double carte. Au bon temps de De Gaulle, ça n'allait pas jusqu'aux escadrons de la mort argentins. Quoi que... Une nuit, une camionnette fonce sur un piquet de grève : un mort et plusieurs blessés graves. La totalité de ces barbouzes, en plus de surveiller les ouvriers, passent leurs journées à baver sur la CGT : syndicat de voyous, racailles, caïds, voleurs... Avant 1982, à chaque élection syndicale les plus faibles rapportaient au chef le bulletin CGT. Cette mentalité est restée pour la majorité. Les jeunes de banlieue encartés chez les rouges des années plus tard seront désignés par Sud Auto comme étant manipulés par des ennemis de la religion, des racistes...

Des années après, plus d'un se demande encore pourquoi le syndicat CGT s'est divisé. Pourquoi la création de Sud Auto a eu lieu. La division, faut pas la chercher bien loin,

ça vient du sectarisme donneur de leçon des trotskistes. Tahar, portrait craché de Jean Yanne, était entré au syndicat CGT deux ans avant moi. Il était mal vu par les gars de Lutte ouvrière, les LO. Trop individualiste pour eux. « Il milite que pour sa gueule ! »

— Eux aussi militent pour leur gueule, me dira Tahar, pendant la grève de 2007. Pour les LO, c'est la secte d'abord. La scission est survenue quand l'ancien secrétaire stalinien de la CGT est parti à la retraite. La place de chef dans le syndicat restait vacante. De 1973 à 1982, l'ancien secrétaire en avait bavé dans tous les sens du terme.

À l'époque, la direction d'Aulnay ne voulait pas entendre parler de syndicats autres que le syndicat maison. Alors, pensez la farandole qu'ils faisaient danser tous les jours au secrétaire stalinien. Je mets au défi les caïds, les mafieux qui font actuellement la loi dans le syndicat, d'endurer ce qu'il a subi pendant ces années-là. René était mis à l'isolement. Si un ouvrier venait lui parler, il lui était signifié que sa carrière en prendrait un coup. Lorsqu'il distribuait des tracts, des nervis venaient les lui brûler. Quand ils cherchaient pas à lui casser la gueule. Pour mettre fin à de telles pratiques, le parti stalinien avait filmé une distribution de tracts en caméra cachée avec diffusion dans le 93... Un jour, René voit débouler en bagnole à toute berzingue, lui fonçant dessus, Batarvalli, un des barbouzes, ancien militaire de carrière, que la direction avait à l'époque embauché dans le syndicat

maison pour inspirer la terreur aux ouvriers. Il fonce sur René. René enjambe un trottoir. Ça n'empêche pas Batarvalli de toujours chercher à lui rouler dessus. *In extremis*, des ouvriers arrivent. Batarvalli arrête sa caisse. Descend. D'après ce que m'a raconté René, ce jour-là, il en a profité pour casser la gueule à l'enculé de Batarvalli. René lui a foutu une de ces mandales à lui faire arrêter ses cirques. Tout cela n'empêchera pas la révolte de 1982. Ironie du sort, quand elle éclatera, René dira : *vous faites une belle connerie ! Vous mettez dans l'embarras la gauche au gouvernement*. N'est pas réformiste qui veut. Avec les camarades au pouvoir, il espérait normaliser les choses dans l'usine sans violence. Le fond de la pensée de René et des staliniens, à l'époque, c'était : *des ouvriers en colère, ça ne se contrôle pas*.

René partait donc à la retraite. Deux candidats se présentent à sa succession : Tahar et Joseph Sorel. De la basse politique que j'ai vue, de la part des trotskistes, pour faire gagner Joseph Sorel. Certes, Tahar n'était pas un enfant de chœur. Mais que dire de l'attitude des trotskistes ? Tahar, écœuré, crée Sud Auto. Si le père Sorel lui avait donné une place à la direction du syndicat, il n'y aurait pas eu de divisions. Des caïds, des mafieux, il y en a des deux côtés, rien à dire. Sans divisions, ils seraient réunis dans un même syndicat. Un syndicat uni et fort est une force pour les travailleurs, comme disent sans arrêt les LO.

Plus tard, dans l'extrême gauche, quand je serai plus d'accord avec Lutte ouvrière, puis sa fraction dissidente, L'Étincelle, on me dira indiscipliné.

Dans l'extrême gauche, les personnes pour qui j'ai encore de l'amitié se comptent sur les doigts d'une main, mais le numéro un c'est Bill, une dégaine à la Jack Palance. Avec lui, j'étais d'accord à 100 %. Il est mort depuis. Lutte ouvrière, L'Étincelle, ils se sont pas bousculés au portillon pour y aller à son enterrement. Ils n'appréciaient pas qu'il s'en prenne à l'engourdissement fatal des sectes. Les vérités qu'il assénait, beaucoup n'aimaient pas les entendre. Preuve qu'il avait raison. Ce que je suis aujourd'hui, c'est à lui que je le dois. Il sera toujours dans mes pensées. C'est mon ami et mon maître.

Lakara, je l'ai vu plus d'une fois envoyer promener le chef. Lui crier dessus. Le chef, il avait peur de lui. C'est le premier à m'avoir parlé de la grève de 1982 et de la fierté d'y avoir participé. Cette fameuse première nuit, à 3 h 30 du matin, après la pause repas. J'étais pas au bout de mes peines. Fallait faire du nettoyage jusqu'à 6 heures. Là, on reprenait la production pour une heure. Au bout de la nuit, c'était la délivrance suprême. Le week-end, le bout de l'enfer.

Un jour, après manger, je me dis : *pourquoi pas faire le tour des lieux ?* histoire de voir où je travaille. Je me perds dans l'immensité de l'usine.

Au Ferrage, assemblage carrosserie de la bagnole. L'odeur de métal calciné imprègne les vêtements jusqu'à la chair, elle reste dans la vie de tous les jours... La fumée sortant des ferrailles de voitures nues, assemblées par des robots jamais rassasiés, pénètre les poumons pires que des paquets de Gitanes Maïs. Une fois les diverses opérations de jonction réalisées, la chaîne entraîne une voiture à l'état de carcasse direct l'atelier de peinture. La Peinture, on ne peut pas y aller comme ça, il faut des combinaisons spéciales, des masques dignes des tranchées de 14-18 pour les ouvriers effectuant les retouches. Les pistolets crachent une peinture toxique là où ne peuvent arriver les bras des robots peintres, dans les recoins de la caisse. Une tenue interstellaire pour des méthodes de travail du XIX^e siècle. Malgré la prime spéciale allouée à ces forçats cosmonautes et plus de temps de pause pour ce travail cancérigène, les légions de volontaires sont dures à trouver. La Peinture est coupée du reste de l'usine tel un vaisseau de l'espace. Pour y pénétrer, il aura fallu que je passe délégué. Pendant les grèves, il y a eu des bagarres monstre... La bagnole peinte arrive au Montage. C'est là qu'on installe : sièges, volants, pare-brise... tous les éléments constituant un véhicule. Une fois l'assemblage complet effectué, des jockeys viennent les prendre, ils les garent dans les parkings, en attendant des convois de trains qui les embarquent.

Je ne trouve plus le coin où je ne travaille qu'à 6 heures. Une fois revenu à mon poste, je tombe sur

le chef. *Mon compte est bon !* Le chef se contente de me dire :

— Lakara t'attend pour reprendre le travail.

Les huit mois d'intérim de nuit, j'en garde un assez bon souvenir, une fois les marques trouvées, le boulot appris. Ça m'a permis de partir pour la première fois de chez mes parents, m'installer à Paris. La nuit, il y avait moins de chefs. Le mien était plutôt tolérant. Il m'appréciait, je lui dois mon embauche définitive.

Il n'y avait pas de cantine, non plus. Des fois je mangeais avec lui dans son bureau, buvant le coup. Les autres fois, je me baladais à droite, à gauche dans les ateliers. Il y avait du monde avec qui discuter.

C'était toujours étrange d'entrer à l'usine quand la ville dort : ses féeries et ses couleurs apparaissaient. Je revois la tête de maman quand son fils revient, comme un squelette. Pire que Don Quichotte. Pendant les six mois d'attente avant qu'ils me rappellent, avec le chômage, je me refais une santé. Sans pétard, sans excès d'alcool. Mangeant normalement. Reprise de mes lectures : Proust, Céline, Balzac... profitant de la campagne.

Malgré ce break, je me rends compte que je préfère Paris à la Brie. Donc, quand Citroën-Aulnay sonne le rappel pour une nouvelle mission avec embauche à la clef, la question ne se pose pas longtemps. Beaucoup disent, *si t'as signé, c'est pour en chier !*

Avec les souvenirs qui me reviennent sur la ligne où je

travailleraï encore vingt ans après, je me dis : *tu les auras bien fait chier aussi de ton côté.*

Lakara, je ne l'ai revu que des années plus tard. À présent, c'est toujours aussi chaleureux quand on se croise. Mon chef de l'époque, jamais. J'aurais aimé le revoir, lui qui avait une mentalité de droite maurrassienne. La tête qu'il aurait fait en me voyant avec le badge de la CGT. Moi, je lui aurais dit bonjour. Il m'était sympathique. C'est rare que je dise ça d'un chef.

Sept ans plus tard, à l'atelier des portes. La journée commence dur. Le doublard de l'équipe de nuit n'a pas laissé d'avance sur les portes. Faudra courir pour tout remplir : quatorze portes d'avance, toujours. Ça va encore être la corrida. Aujourd'hui, demain, dans un mois. Le travail à la chaîne, c'est la loi de l'éternel retour. Plus la semaine avance, plus la fatigue cumulée aussi. Le cariste apporte le premier stock de portes à mettre dans la maquette. Pour que les charnières soient soudées.

Le car à fourche dépose les portes. J'enlève la barre en fer qui les tient. Elle coince. Je tire comme un malade au risque de me bousiller le dos. En attendant, le gars qui doit charger les portes sur les balancelles gueule. Il a plus de portes. La chaîne s'arrête. La bonne blague, il

croit quand même pas que je vais courir ! Adolphe Mocu, la mouche à merde antillaise du chef, vient voir ce qui se passe... Il voit que tout est à l'arrêt. Le voilà obligé d'aider à rattraper le retard. Faire de l'avance.... Pour une fois, il va travailler au lieu de baver dans le bureau. Le clancul ira dire que je suis un fainéant. Pour qu'il arrête de me casser les couilles, un jour, je lui dis :

— Si tu continues le harcèlement, faudra que tu déménages de la Garenne-Colombes.

Comme tous les mouchards, il est lâche. Depuis ce bobard, il ne m'adresse plus la parole. Bon débarras. Le stock est plein, je vais pouvoir souffler un peu. J'en profite pour aller aux chiottes... La mouche à merde travaillera toute seule. Pendant la pause, celui que je fournis en portes a dû griller son premier pétard de la journée. Il rigole déjà tout seul. Le patron, il est gagnant avec les tarpés. Il pourra dire à l'ouvrier qui a pris de la marie-jeanne :

— Tu feras six-cents portes !

L'autre répondra en riant :

— Oui, chef ! Bien, chef ! le chef a toujours raison.

L'animation, pendant le boulot, faut la chercher dans sa tête. Se remémorer ses lectures, ses amours, les beaux paysages qu'on a vus... Se passer de la musique dans la tête : Mahler, Bruckner, Wagner... C'est pas grave si on oublie de mettre du produit pour pas qu'il y ait de grains sur les portes. Je préfère penser à autre chose qu'au boulot. C'est l'avantage qu'on a sur les robots : l'évasion

de l'esprit... Pour passer le temps en travaillant, je me remémore les discussions avec la fraction à laquelle j'appartenais, L'Étincelle. Dissidents de Lutte ouvrière.

Ce jour-là, avec une camarade, on a parlé des anars pendant la guerre d'Espagne. L'échange a été plus qu'animé. Selon elle, c'est eux qui ont fait perdre la révolution en ne prenant pas le pouvoir. Je donne mon point de vue, qui m'avait déjà catalogué quand je discutais avec Lutte ouvrière. Cette façon de voir les choses me grillera également chez leurs dissidents fractionnaires. En Espagne, personne n'a aidé les anars : URSS, staliens d'Europe, trotskistes, partis de gauche, personne ne les a aidés. Des dirigeants communistes en ont même zigouillé. C'est à force de poser des questions comme ça, d'en débattre sans être convaincu par les répliques d'en face que le long chemin s'est fait, je me suis éloigné de plus en plus du trotskisme, du marxisme... Pour aller à grands pas vers l'anarchisme...

Prendre dans les claies des portes de quatorze kilos. Quatre-cent-cinquante dans la journée. Les mettre dans une maquette. Après, des charnières, une machine les soude. Je dois les reprendre, les donner au fumeur de pétard. Fermer les putains de claies. Les barres pèsent lourd. Des fois elles coinent. Le cariste doit m'aider à les fermer. Il est pas content de descendre de son car à fourche. Ces opérations durent à l'infini d'une journée. L'infini d'une semaine. L'infini d'une vie.

En arrivant le matin, j'ai déposé des paquets de tracts trotskistes. En cachette. Une source d'inquiétude en plus de la farandole des portes.

— Merde, il me reste encore un paquet de tracts !

Il va falloir le mettre quelque part à la prochaine pause, ni vu ni connu. La machine fait des mauvais cordons de soudures. Bientôt la panne. Les stocks seront à nouveau vidés. Le temps qu'ils réparent, le clancul viendra encore aider. Je reverrai sa sale gueule. Il bavera encore de plus belle au burlingue du chef. Là où cette ordure n'a pas de chance, c'est qu'il ne sait pas qu'on s'entend bien avec le chef, qui regrette d'avoir eu cette promotion. Une promotion, ça peut pas se refuser. À moi, il a dit qu'il voulait être technicien. Pour lui, le clancul est aussi une pourriture. Il est obligé de faire avec. Une fois le stock à nouveau rempli, j'en profite pour aller lui rendre visite. Je l'ai connu simple professionnel. À l'époque, on avait tous les deux un responsable qui nous cassait les couilles. Ça créait des liens.

— Ça fait sept ans que je travaille ici, jamais eu de promotion ! J'en ai toujours vu que la promesse.

— Tu l'auras, ta promotion.

Il me propose une formation de six semaines pour être tôlier retoucheur à mon retour. Avec cette formation, une promotion suit. Depuis, les postes sont plus faciles. Je lui dois une fière chandelle, au chef. Grâce à lui, je suis devenu tôlier retoucheur...

En ligne tôlerie, j'évoque avec jubilation le départ de Lorto, un vieux Portugais. Ce jour-là, on a fêté avec une méga bouffe son départ à la retraite. Tout est installé dans la salle de pause, on s'est arrangés entre nous pour travailler sur plusieurs postes à tour de rôle pendant la bouffe. En principe, le chef viendra pas nous casser les couilles, il y a eu arrangement. Lorto, c'est un monument du Ferrage. On peut dire que le Lorto, il a vu les choses en grand pour son départ de la tôle : chorizo, jambon, poulet rôti, pois chiches, vin rouge, vin blanc... Le tout *made in Portugal*. Sans compter les bouteilles de whisky, de Ricard... qui sortent comme par magie pendant la bouffe. En guise de préambule, Lorto dit à tout le monde que, lui, il va partir propre de visage : il a jamais fait le mouchard. Il a participé à 1982. Des Portugais, en 82, il y en avait pas des masses. Après la grève, y avait même des compatriotes qui notaient les noms de ceux qui parlaient avec lui, de la révolution des Œillets. Une sacrée pression ! Lorto, il a même fait la feuille avec les trotskistes. Avant, il faisait leurs réunions clandestines. Il est pas content envers moi :

— Tu peux pas attaquer Georges Marchais, l'URSS, si t'es un vrai communiste.

La bouffe continue, les bouchons sautent.

— La retraite, on l'aura pas. C'est dégueulasse ! L'espérance de vie pour un ouvrier est plus basse que pour un cadre. Chaque année on en voit crever à quelques mois de la retraite !

L'amiante, les éthers de glycol, le stress... Ici, le travail se fait déjà aux conditions roumaines. Y a jamais de gants, faut gueuler le matin pour avoir du chauffage. Les bouteilles se vident, on rigole de plus belle : il y en a qui abusent avec la prière à la mosquée. Pour nous, ils ont pas construit d'églises ! De temples pour les bouddhistes. Tu leur fous la retraite à 70 ans, ils disent *amen*. On leur ferme la mosquée, ils foutent le feu à l'usine. De toute façon, ils vont bientôt la fermer, la tôle. Poissy-la Poisse est plus rentable que nous... J'interviens :

— S'ils la ferment, faudra faire cracher le pognon. Ils ont des milliards. Aulnay appartient à l'un des groupes les plus riches du monde.

Lorto sort son appareil. Il prend des photos de la fête. Quelqu'un sur le point de se faire photographier à côté de moi se barre en quatrième vitesse. Il préfère se faire prendre en photo une bouteille de Ricard à la main plutôt qu'avec un délégué syndical.

Je retourne à mon poste légèrement bourré. J'ai droit au bal des mouches qui étaient pas invitées à la fête. Elles viennent voir si le délégué avec un coup dans le nez va pas faire des conneries. Manque de pot, je tiens le coup. Elles parlent avec moi de foot, les mouches. Du Real Madrid. Je dis *Allez, l'Athletic de Bilbao, c'est les meilleurs !* Et je murmure à l'une d'elles : *plus tard tu diras à ton fils, quand il te demandera : Papa, tu faisais quoi*

comme travail ? — Mouchard à Aulnay !... Il aura envie de vomir !

La mouche s'énerve, un pote vient m'aider. Il l'occupe, le calme en lui racontant connerie sur connerie... La journée est finie. Lorto la méritait, sa fête.

Mars 2005. Aulnay a prévu du chômage payé à soixante pour cent. Les chefs l'annoncent au briefing, ils parlent de *conjoncture difficile pour l'entreprise...*

Au Montage, un jeune se lève.

— On s'en fout de la conjoncture ! Le boucher, le loyer, les impôts, ils cherchent pas à savoir s'il y a conjoncture ! Que tu sois au chômage ou pas, ils veulent le fric.

Sûr de lui, le chef joue la carte de la répression :
— Tais-toi ou je te colle un rapport.

Sa carrière à Aulnay s'arrêtera là.

Un autre jeune prend la parole.

— Nos salaires sont de misère, à soixante pour cent, c'est plus la peine.

D'autres se lèvent, disent ce qu'ils ont sur la patate. Le chef est débordé, les syndicats du patron aussi. Gerbier, devenu membre du groupe L'Étincelle, regard bleu, moustache à la Walesa, passe par là. Les bouchons ont sauté pour les jeunes. Il leur propose de se mettre en grève. Ils se font pas prier.

REMERCIEMENTS

Rodolphe Richard, Nadia Monier, Antoine Di Nardo, Ivan Sainsaulieu, Magdalena Vodoz, Xavier Gayan, Patrick Patault, Mayra Clara Blanch, Gabriel Bender , Claudia Dubuis, Guillaume Hermann, Colin Wahli, Georges Franco, Blaise Carron, Daniel Maunoury, Nathalie Peyrebonne, Laurence Prime, Jean Pierre Brethes, Sébastien Jousse, Phillipe Person, Marta Grzyszcak...

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2025